

en morale et en politique, comme des produits mathématiques : il les défendait avec une opiniâtreté voisine de l'entêtement. CONDORCET, avec moins de génie, approcha davantage, peut-être, de l'impartialité philosophique : il eût été plus propre à trouver cette règle de proportion morale, d'après laquelle on aurait dû faire la part du passé et celle de l'avenir. Un homme plus étonnant parut : élevé dans la solitude, il avait plus profondément senti les beautés de la nature : il reproduisit dans son style toute la poésie de ses premières émotions. Mais, aux charmes de ses souvenirs se mêlèrent les amertumes de sa vie : tous ses ouvrages se ressentirent de cette double disposition de son âme. Il animait la nature sauvage de l'idéale perfection, que peut seule rêver la nature civilisée ; et néanmoins il semblait proscrire la civilisation elle-même. Comme tous ses sentimens parlaient de son âme, il fut vrai : comme il demeura étranger à la cabale philosophique, l'esprit de parti ne dénatura pas ses pensées ; il fut éloquent : aussi produisit-il une impression profonde sur l'état social. Il se laissa entraîner par l'idée dominante de l'époque, l'esprit de réforme ; mais il traita cette idée à sa manière. Tandis que la secte philosophique demandait cette réforme avec le sarcasme, ROUSSEAU la sollicitait avec la chaleur persuasive de l'âme ; aussi obtint-il davantage et de l'opinion et de la renommée. Il imposa aux esprits toutes ses impressions ; il leur fit partager et ses heureuses inspirations et ses fatales erreurs. . . . .

En citant les ouvrages et les auteurs qui tourmentaient alors l'opinion dominante, à force de vouloir lui plaire, on ne doit pas omettre l'*Histoire Philosophique du Commerce des Européens dans les deux Indes*, de l'abbé RAYNAL. Cet ouvrage manqua son but, pour avoir voulu trop brusquement l'atteindre. Cette remontrance, en cinq ou six volumes, adressée aux rois et aux prêtres, ne parut qu'une savante déclamation : on avait peine à concevoir comment une imagination continuellement morose pouvait être quelquefois si brillante : l'auteur avait l'air d'un homme trop constamment fâché, pour qu'on ne le taxât pas de quelque partialité. D'autres écrivains abusèrent, d'une manière plus déplorable, de l'effervescence des esprits. Le progrès des connaissances en tout genre, le travail continuel du style, avaient donné à la prose un grand éclat : tout devenait séduction pour les lecteurs avides d'idées nouvelles ; le charme augmentait encore quand on les trouvait revêtues de couleurs brillantes. HELVETIUS, dans ses bizarres efforts, employa les spirituelles saillies de la pensée, pour matérialiser la pensée elle-même ; il la forçait, en quelque sorte, à se poignarder avec ses propres armes. Il déshérita la vertu de ses espérances : après avoir chassé l'imagination de son propre empire, il voulut lui